

“Le refus de l'archiduc nous ouvrait, en effet, des horizons si indéfiniment onéreux et inquiétants que nous avons pu trembler de le voir céder aux conseils des siens ou à ses propres hésitations. Pendant quelques semaines, les forces et le Trésor de la France ont été à la merci d'un scrupule, d'un caprice, d'un accès de fièvre d'un cadet de la maison de Lorraine, et s'il eût par malheur repoussé notre présent, quel désarroi, nous n'osons pas dire quelle catastrophe pour notre politique ! Adieu les 66 millions de l'emprunt, adieu le moyen d'imiter habilement M. Gladstone, adieu les souriantes perspectives d'annuités, l'évacuation partielle, et le reste ! Tout croulait, et le désastre de Perrette passait de la fable dans les plus graves réalités gouvernementales !”

Il y aurait sans doute beaucoup à répondre à cette amère critique de la politique étrangère de l'Empereur ; surtout en ce qui concerne l'expédition du Mexique, et une partie de cette réponse se trouve même toute faite dans un extrait de la *Revue Contemporaine*, que nous avons donné dans notre avant dernière livraison. Le tout n'en forme pas moins un bien frappant tableau des mécomptes de la nation française, qui paraît destinée à faire les choses les plus brillantes et les plus coûteuses, moins souvent à son profit qu'à celui des autres. On pourrait même en remontant plus loin dans l'histoire, trouver une foule d'autres circonstances où la France a joué un rôle plus glorieux qu'utile à elle-même, si toutefois la gloire n'est pas, à tout prendre, une part réelle et substantielle de sa fortune et de son patrimoine !

On conçoit cependant la conduite de quelques-uns de ses protégés, des Italiens entre autres, soit bien faite pour la dégoûter de son rôle de redresseur de torts. Mais Garibaldi, en ce qui le concerne personnellement, ne lui a rien appris de nouveau. Il y a longtemps qu'à Rome il s'était vanté d'avoir trempé ses bras dans le sang français.

L'enthousiasme des Anglais, il faut l'avouer est d'autant plus remarquable qu'il a été assez grand pour jeter dans l'ombre les fêtes du 300<sup>e</sup> anniversaire de Shakespeare. En cela on a prouvé une fois de plus la vérité de la sentence du bon Lafontaine qu'un moucheron vivant vaut mieux qu'un lion mort. Ni le banquet donné à Stratford-sur-Avon, ni l'érection d'un monument au Palais de Cristal, ni les discours, ni les représentations théâtrales, ni aucun festival Shakespearien n'occupe dans les colonnes ni dans les illustrations de la presse anglaise une place tant soit peu comparable à celle que remplit le héros d'Aspromonte. Et comme en France la solennité littéraire qui menaçait de tourner en une manifestation politique en faveur de Victor Hugo, a été supprimée, le barde anglais a eu, somme toute, plus de succès dans le nouveau monde que dans l'ancien. Les célébrations de New-York et de Boston ont eu certainement, proportion gardée, une importance plus grande que celles de Londres ; et les villes du Canada, Toronto, Québec et Montréal, ont aussi voulu faire leur part. On trouvera dans une autre partie de notre feuille les détails de la fête qui a eu lieu dans cette dernière cité.

Les deux ou trois dernières malles d'Europe nous ont apporté la nouvelle d'un certain nombre de décès que nous avons à enregistrer : c'est, en France, l'amiral Du Petit Thouars, si connu par l'imbroglio Pritchard où il joua un rôle si honorable dans les dernières années du règne de Louis Philippe ; Hippolyte Flandrin, célèbre surtout par ses peintures murales, et M. Ampère dont nous donnons ailleurs une courte notice nécrologique ; en Espagne, l'historien Cavanilles dont la piété était aussi remarquable que le talent ; en Irlande, le vieux comte Charlemont, fils de celui qui s'était fait le chef parlementaire du parti national irlandais, et enfin, en Ecosse, le duc d'Athole âgé seulement de quarante-neuf ans et dont le fils est actuellement à Montréal dans le régiment des gardes de la Reine. Le duc s'était posé en représentant de la vieille féodalité écossaise ; il portait habituellement son costume de chef de clan et préconisait les expositions agricoles dans lesquelles il prenait une part très-active.

“Lorsqu'en 1839, dit la *Revue Britannique*, Lord Eglington imagina la parade théâtrale appelée encore tournoi Eglington, le duc d'Athole fut le premier à s'inscrire sur la liste des chevaliers, et il entra dans l'arène à la tête de cent montagnards armés. Après lui défila un chevalier français qui n'avait pas une suite si nombreuse et qu'on aurait pu comparer à Ivanhoe le *deshérité* tel qu'il parut dans le tournoi d'York. Qui se doutait alors que ce pauvre chevalier commanderait une armée de cinq à six cent mille hommes ? C'était le prince Louis Napoléon.”

Dans notre nécrologie locale nous avons à mentionner M. Brunet, ancien et respectable curé de Ste. Rose ; M. Comte qui a joué un rôle si important dans le Séminaire de Montréal dont il a administré pendant tant d'années les finances, et M. Henri Cartier, ancien préfet du comté de Vaudreuil, noyé la nuit en traversant, à cheval, une route submergée par la crue des eaux.

Nous terminerons en corrigeant un erreur dans la nécrologie du juge en chef LaFontaine publiée dans notre avant dernière livraison. M. Debartzch n'accompagna point M. LaFontaine à Québec, en 1837, comme nous l'avions cru, et nous étions pour faire cette rectification qu'on nous avait suggérée, lorsque nous avons lu, dans la *Minerve*, une correspondance dont nous apprécions parfaitement d'ailleurs la courtoisie et les bonnes intentions. Cette correction est bien dans l'intérêt de la vérité historique, comme le dit le correspondant, mais pas du tout dans celui de la réputation de notre regretté juge en chef, laquelle, à notre avis, ne pouvait souffrir de ce que nous avons dit.

## NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

### BULLETIN DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

—Sur quarante et une compagnies de la milice du Bas-Canada auxquelles S. E. le gouverneur-général a accordé une mention honorable dans l'ordre général du 28 avril dernier, il ne s'en trouve pas moins de six formées dans des maisons d'éducation. Ce sont les compagnies des collégiés de Nicolet, Masson, Ste. Thérèse et Lennoxville, la 7<sup>e</sup> compagnie des *Voltigeurs de Québec* composée des élèves de l'Ecole Normale Laval et la 10<sup>e</sup> des Chasseurs Canadiens de Montréal presque entièrement formée des élèves de l'Ecole Normale Jacques-Cartier. Nous avons de plus raison de croire que quelques-unes de ces compagnies auraient obtenu des prix si elles avaient compté le nombre d'hommes requis.

—D'après le rapport sur l'instruction publique dans l'état de Massachusetts pour l'année 1862-63 — il y a dans cet état 4,626 écoles, 1,335 instituteurs, 5,997 institutrices et sur 238,381 enfants de cinq à seize ans, 225,921 fréquentent les écoles l'été et 227,252 l'hiver. Cette proportion est peut-être la plus forte qui ait été obtenue dans aucun pays.

—Sa Majesté la Reine a fait présent à la Bibliothèque du parlement et à celles des Universités Laval, McGill, Toronto et Queen's College, d'un exemplaire des discours de feu S. A. R. le Prince Albert. C'est un beau volume aux armes du Prince et portant l'inscription suivante avec la signature de Sa Majesté “Presented to — in memory of her great and good husband by his broken hearted widow, VICTORIA R. 1864.”

### BULLETIN DES LETTRES.

—Les fauteuils se vident rapidement à l'Académie Française, mais ne se remplissent pas de même. Il s'en trouve presque toujours depuis quelques années deux ou trois de vacants à la fois. Les deux dernières réceptions ont été celles de M. de Carné qui a remplacé M. Biot, et de M. Dufaure qui a remplacé M. Pasquier. M. Viennet a répondu au discours de M. de Carné et M. Patin à celui de M. Dufaure. Le fauteuil d'Alfred de Vigny n'a pu être donné, les suffrages s'étant répartis entre MM. Jules Janin, Antran et Camille Doucet, et il était encore vacant lorsque la mort de M. Ampère est venu jeter un nouveau deuil sur l'illustre aréopage.

—L'Espagne vient de perdre un de ses plus rares esprits. Un jurisconsulte éminent, un historien convaincu, un moraliste délicat, Antonio Cavanilles, vient de mourir, laissant inachevée cette belle histoire d'Espagne qu'il avait menée d'une si vive allure jusqu'au siège de Grenade. Une douloureuse maladie de foie l'a enlevé, dans les premiers jours de cette année, à une famille dont il était la joie et l'orgueil, à ses nombreux amis, à ses admirateurs, dont le cercle s'étendait chaque jour avec la popularité croissante de son nom et de ses œuvres, à l'Espagne enfin, qui comprenait de plus en plus qu'après s'être admirée dans le vaste et beau récit de don Modeste Lafuente, si elle voulait se regarder dans un miroir plus fidèle, elle devait lire aussi celui de Cavanilles. Ceux qui, ne connaissant de lui que l'homme d'affaires, ne savaient pas que l'avocat fin et délié cachait un penseur original, un écrivain à la fois ingénieux et solide, regretteront dans Cavanilles le conseiller sûr et habile. Ceux qui n'ont cessé de se demander pourquoi, à une époque où l'ambition est le mal de tous, un homme si bien fait pour la vie publique s'en est tenu éloigné avec tant de soin, regretteront plus que jamais que Cavanilles, gardant jusqu'à la fin ce goût obstiné de la vie cachée, ait préféré combattre dans la solitude les fatales maximes auxquelles, en Espagne comme partout, la société est en proie.

Cavanilles était, de nos jours, le type accompli d'une race d'hommes que le temps emporte et qui formaient un trait d'union entre l'ancienne société et la nouvelle. Ces braves gens ne se contentent pas d'avoir gardé le culte de l'antique patrie, ils en ont aussi l'intelligence et ils osent encore en montrer les vertus. Cependant, gagnés peu à peu aux sentiments des temps modernes, ils ont insensiblement renoncé à l'espoir de voir renaître les vieux âges, mais ils en cultivent, au fond du cœur, le regret délicat et mélancolique ; leur raison elle-même, après s'être rendue porte le deuil de ce passé qu'elle regarde s'enfoncer dans l'ombre, en se retenant de l'y suivre.

Je n'oublierai jamais la dernière fois, ce devait être, en effet, la dernière, que j'eus le bonheur de serrer la loyale main de Cavanilles. Il y a de cela environ trois semaines ; je ne faisais que traverser Madrid, et dans le peu de temps que j'y passai ce fut pour moi une bonne fortune dont je remercie aujourd'hui le ciel, que de le rencontrer à la *Puerta del Sol*, où, si l'on ne cherche pas toujours ceux que l'on y trouve, on est à peu près sûr, du moins, de trouver ceux que l'on cherche. Après les premières questions je lui demandai des nouvelles de son Histoire, dont j'avais lu, dans le courant de l'été, le troisième et le quatrième volume : “Ah ! me dit-il, avec un grand soupir, je suis occupé à tuer Philippe II.” Et il ajouta, avec ce fin sourire qui éclairait si bien ses dialogues : “Grand roi ! mais je n'aurais pas voulu en faire mon ami.” Antonio Cavanilles est tout entier dans ce jugement et dans la restriction ironique qui l'accompagne. Cavanilles ai-je dit ? Oui sans doute, mais j'y reconnais avec lui tous les esprits de la même famille qui acceptent l'époque actuelle, à la condition qu'elle ne reniera pas les traditions de son passé et qu'elle voudra bien retrouver dans ses cortès actuelles les filles légitimes et